

Opus nigrum ou éloge de la douleur

Joël Des Rosiers

Numéro 65, printemps 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39035ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Des Rosiers, J. (1992). Compte rendu de [Opus nigrum ou éloge de la douleur]. *Lettres québécoises*, (65), 16–17.

Opus nigrum ou éloge de la douleur

L'œuvre séduira le lecteur, enfermé dans ce mot de beauté, en dépit de l'iniquité du monde, de la faille au mitan des choses.

ROMAN
Joël Des Rosiers

GÉRARD ÉTIENNE est un homme des marches extrêmes. Un homme en partance. Il aime son pays tout autant qu'il exècre sa laideur. Partout à Montréal, à Moncton, à Genève, à Rio il requiert cette patrie des mots, diffuse, dissoute, depuis la cahute de l'enfance. Sans doute souffre-t-il de son enfance, du grand crime de la naissance. Dans le secret des îles, d'Haïti à Montréal, il ourdit patiemment une œuvre solitaire, à nulle autre pareille, toute gouvernée par le déchiffrement : un étrange alliage d'intime et de volubilité. Plus encore, avec une passion et une détermination qui se démarquent du vœu qu'émettent habituellement d'autres écrivains — s'éclipser et ne laisser que son œuvre —, Gérard Étienne cherche à élever celle-ci à la hauteur d'un *opus nigrum*. Nigrum veut dire : dont l'augure est sinistre. Tentative presque alchimique de dissolution et de calcination de la douleur... sorte de précipité noir... la chair des mots sur la page blanche... *Solve et coagula*. Que la lecture de ce livre heurté, ne fuyant ni la tension ni la violence, conduise au souffle d'un enfant mort; et que l'émoi s'alarme de voir un écrivain céder aux signes essentiels de sa propre urgence, *La Pacotille* nous en offre un bel exemple. Propos autobiographique d'une extrême singularité. Violent réquisitoire contre le pays natal. Dans le silence hypocrite et l'amnésie historique, cette parole emprunte les rêches sentes, au risque de la provocation et du scandale, où Gérard Étienne délave ses mots jusqu'à l'écorchure et les dépouille du désir de plaire.

Singulier itinéraire que celui de ce romancier, issu d'un monde populaire, né au Cap-Haïtien en 1936, exilé à Montréal au début des années soixante, qui s'ingénie à transmuier la donnée biographique en clé et genèse d'une écriture.

La maladie d'écrire

La maladie, métaphore de la mort. Jeu risqué au cours duquel l'écrivain immole sa raison. En contrepartie, il se console et se résigne à sa folie. Ainsi, l'épilepsie du narrateur explique non seulement la violence de l'œuvre, mais détermine son souffle haché, son innommé grotesque ou hilarant, ses logorrhées infernales ou cocasses, sorte de soliloque à la première personne. Reflet d'un monde réel, celui de la misère urbaine et des préjugés de classe et de race, la virulence d'Étienne réalise une stratégie romanesque fondée sur le dénigrement systématique du monde. Nègre ! Loin de briller comme un soleil, le mot

tonne comme une malédiction. Cet être-là aura «les lèvres épaisses, les cheveux crépus, le nez écrasé» ; brutifié quand il n'est pas gros, laid, puant et libidineux. Tous ces sèmes correlés de vérole morale, amplifiés *ad nauseam* à chaque page du roman, naissent d'une matrice idéologique connue depuis le comte de Gobineau ; sans qu'il faille taire le symbolisme des couleurs de Frédéric Portal (1837) pour qui «le noir est la négation de la lumière : il fut attribué à l'auteur de tout mal et de toute fausseté».

Thème constant du livre, qu'est-ce donc que «la bête» ? Monstrueuse figure de soi ? Sans doute, tout cela. Encore que la réitération obsessionnelle du procédé nuit à la portée de la dénonciation et alourdit le récit. Faut-il comprendre dans l'aveu du narrateur «Bête moi aussi» un renvoi au monde de l'animalité, y voir une figure au rictus terrifiant, telle qu'elle gît, pernicieuse, dans l'imaginaire du mâle blanc et ô combien ! plus néfaste dans celui du narrateur. La véhémence de son discours illustre une conception radicalement sado-masochiste des rapports humains. L'amour entre père et fils, «la magie reconquise du père» implorée, pitoyable à force d'être implorée y est la grande absente; et le pays natal, la source inépuisable de la haine. Et pour que l'inceste ne fit pas défaut, le narrateur, doué aussi de vellétés anales, transgressait le tabou avec mère et une virago de belle-mère (sujet emprunté incidemment à Plutarque). Souillon, tueuse ou putain, la femme occupe le pôle le plus abject du roman, envenimant et emmenant le narrateur dans l'au-delà de la castration. Bien vite, il s'établit tout au long du roman une intimité de bourreau à victime : la cruauté de l'un contamine l'énonciation de l'autre, tandis que les circonstances historiques se chargeront d'absoudre les deux.

La mémoire du présent

Le roman se déroule sur deux pays; voire dans deux univers : Haïti et



le Québec, «terre de Jacques Cartier... des petits Blancs» (et accessoirement des autochtones). Ce douloureux monologue fait alterner, selon un mouvement comparatif incessant, deux pôles : l'un répulsif, mortifère : Haïti, lieu d'origine imposé au narrateur comme une fatalité à la fois physique et psychique, l'autre attirant, régénérant :

le Québec, lieu d'élection. Montréal par sa lumière, la douceur de ses femmes blondes, l'hospitalité de ses poètes, permettra au narrateur de renaître à lui-même sous un autre nom : «Moi, Ben Chalom.» Si cette nominalisation est amenée au début du livre, la découverte d'une nouvelle religion, d'un Dieu sans couleur — le judaïsme est ainsi suggéré — offrant au narrateur le salut et lui permettant surtout d'échapper à sa condition

ne survient qu'à la péroration du texte.

Tout le discours inaugural du roman pourrait s'articuler autour d'une quête pour l'identité et la civilisation. «Mon chagrin, c'est que je n'avais pas d'identité», geignit Ben Chalom tout en consentant à ce double mouvement. De la primitivité et de la nature à la civilité et à la culture. De la horde primitive à la citoyenneté. Ben Chalom — une créature humaine dépouillée, seule avec elle-même, comme il fallait bien que nous le fussions tous — hommes et femmes du Sud en proie à une insoutenable oppression et tels des damnés de la mer en fuite vers un Nord libérateur.



Gérard
Étienne

Le ressouvenir des pères

Dans de dernières pages émouvantes, graves de beauté, le narrateur, enivré de souffrances, ressent le besoin non moins absolu de l'autre et d'une écoute humaine réparatrice : le docteur Gosselin. Métonymie d'un nom qui hèle et embarque la fiction dans la soif d'une filiation... du côté du Maître. (*Gosse* renvoie à gonade, à testis et donc au texte ; tandis que la syllabe *lin*, chute du mot, relaie le lien et la demande de filiation.) Peut-on alors parler de métaphore paternelle de la jouissance — «encore, encore» avoue le docteur — et voir même dans le mot Gosselin un signifiant du Nom-du-Père ; ce Maître blanc dont le narrateur fantasme d'être le fils «beau prince mulâtre... aux yeux bleus» ? L'appel à l'amour du Maître tout-puissant soutient la plainte de la victime... et la précède même, sinistre prothèse, dans le désir de la mère.

Dans ce livre tout à la chaux et à la cendre, rempli de fureur et de bruit, de phrases brèves souvent orphelines du verbe, Gérard Étienne aura profané le malheur. Quelle autre œuvre, dans une irrésistible propension à la perte, fonde si étroitement l'identité et la négation de soi ? Quelle autre tracée malmène et pleure, comme d'une violente nostalgie, le ressouvenir des pères ?

TRIPTYQUE

C.P. 5670, succursale C, Montréal (Québec), H2X 3N4

Téléphone et télécopieur : (514) 524-5900



Le Guide de la chanson québécoise essai-dictionnaire par Robert Giroux, C. Havard et R. LaPalme

176 pages, 15,95 \$

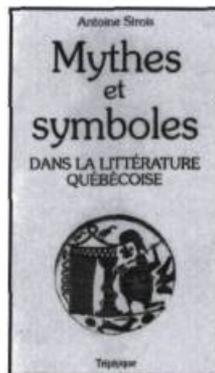
Un livre très attendu, il passe en revue toute la chanson québécoise depuis le début du siècle jusqu'à aujourd'hui. Très abondamment illustré. Chaque période historique est présentée dans ses dimensions politiques et sociales.



Poèmes et chansons Marie Savard

100 pages, 14,95 \$

« Le souffle est la seule chose que je puisse contrôler, quand je chante. Encore là, ça demeure toujours le souffle du poème. Ça s'est appelé des poèmes. Le reste me vient du dehors, avec l'air. Il en est de même, quand j'écris. »



Mythes et symboles dans la littérature québécoise

Antoine Sirois
156 pages, 17,95 \$

Dans ce recueil de textes, Antoine Sirois s'est plu à retracer les grands mythes et symboles gréco-romains et bibliques qui ont marqué notre civilisation occidentale. L'auteur montre comment Ringuet, Gabrielle Roy, Anne Hébert, Jacques Ferron et d'autres romanciers ont transposé, adapté les récits anciens dans leurs propres récits et soulevé les questions qui, de tout temps, ont hanté l'humanité en quête de sens.



MOEBIUS No.51 « Le suspense »

200 pages, 9,00 \$

Dirigé par Aline Poulin.
Texte de : Hélène Rioux,
Josée Yvon, Danielle
Roger, Marc-André Paré,
Jean François Bacot,
Nathalie Parent et autres.
Interview de Roch Carrier
par Christiane Kègle.



L'écharpe d'Iris roman de

Daniel Guénette

300 pages, 19,95 \$

« L'écharpe d'Iris est une réussite, une petite musique qui nous parle de la nature humaine et qu'on n'arrive pas à oublier. Un roman magnifique, un vrai. Pas un phénomène de mode. Pas un produit branché et périssable. Mais de la littérature. Tout simplement. »

Pierre Salducci, *Le Devoir*